

La compagnie *Allers / Retours* présente
à partir du 2 octobre 2015 au **THÉÂTRE DEJAZET**

mise en scène
JEAN-LOUIS MARTINELLI

avec
JACQUES WEBER



DE MOLIÈRE

avec **CHRISTINE CITTI, RÉMI BICHET, SOPHIE RODRIGUES, ALBAN GUYON, JACQUES VERZIER
OU GILLES VAJOU, VINCENT DEBOST, MARION HARLEZ CITTI, PAUL MINTHE, AZIZE KABOUCHE**
scénographie GILLES TASCHET – *lumière* JEAN-MARC SKATCHKO – *costumes* URSULA PATZAK

location DEJAZET.COM – 01 48 87 52 55 – 41 BD DU TEMPLE PARIS 3^e, MÉTRO RÉPUBLIQUE / *MAGASINS* FNAC, CARREFOUR, FNAC.COM ET SUR
VOTRE MOBILE / *POINTS DE VENTE HABITUELS* / *production* SCÈNE INDÉPENDANTE CONTEMPORAINE (SIC), THÉÂTRE MONTANSIER-VERSAILLES, ET COMPAGNIE ALLERS/RETOURS

La Compagnie Allers-Retours présente

L'AVARE

De Molière

Mise en scène **Jean-Louis Martinelli**

Avec

Jacques Weber, Harpagon

Alban Guyon, Cléante

Marion Harlez Citti, Mariane

Rémi Bichet, Valère

Christine Citti, Frosine

Jacques Verzier en alternance avec

Gilles Vajou, La Flèche

Sophie Rodrigues, Elise

Vincent Debost, Maître Jacques

Aziz Kabouche, Anselme

Paul Minthe, Le Commissaire

scénographie **Gilles Taschet**

lumière **Jean-Marc Skatchko**

costumes **Ursula Patzak**

maquillage-coiffure **Françoise Chaumayrac**

production

Scène Indépendante Contemporaine (Sic), Théâtre Montansier-Versailles, Compagnie Allers / Retours

Au Théâtre Déjaset

A partir du 2 octobre 2015

41 Boulevard du Temple 75003 Paris – Métro République

Location 01 48 87 52 55- www.dejazet.com

FNAC – www.fnac.com et point de ventes habituels

Tarifs : de 38€ à 12€

Relations Presse : Nathalie Gasser / 06 07 78 06 10 – gasser.nathalie.presse@gmail.com

Communication : AlterMachine / Elisabeth Le Coënt et Carole Willemot

06 10 77 20 25 – 06 79 17 36 65

elisabeth@altermachine.fr / carole@altermachine.fr

L'Avare est le personnage principal de la pièce de Molière qui aurait pu s'intituler « La Maison d'Harpagon », car ce sont bien les effets de la pathologie de ce dernier sur la sphère familiale que la pièce met en jeu.

On peut qualifier de sujet, l'homme qui a la conscience d'appartenir à une communauté. Harpagon se situe à l'opposé de cette définition et incarne la figure absolue de l'individualisme. Individualiste, dont la jouissance ne peut être liée au partage voire à la perte. C'est en ce sens que nous pouvons entendre le jugement de La Flèche visant Harpagon : « *C'est l'humain le moins humain de tous les humains* ». L'argent ne sert plus. Il est placé, retenu, au secret. Ici, plus d'échanges, seule la possession compte, revêt le caractère de la valeur suprême, la place de Dieu.

L'Avare n'est donc pas le procès de l'argent mais de son mésusage dès lors qu'il ne circule plus.

Harpagon accumule et amasse comme nous l'indique le mémoire (énumération surréaliste) que La Flèche lit à Cléanthe : il mène quasiment une activité de brocanteur et fait commerce de tout, mais chez lui rien ne se voit, tous ses biens sont placés à l'abri des regards, tout est au secret.

Et, c'est bien la marque de sa pathologie.

L'idée même que l'on sache qu'il pourrait avoir de l'argent l'angoisse et attise sa peur d'être volé. Ainsi, il tient les coffres-forts comme de "*franches amorces à voleurs*".

En ce sens il a à voir avec l'organisation des sociétés multinationales d'aujourd'hui où l'opacité, le secret sont la règle (montages complexes, paradis fiscaux...) afin de faire disparaître toute trace de l'existence de capitaux.

C'est en ce sens que l'on peut d'ailleurs parler d'un texte classique : un texte qui peut, génération après génération, faire écho aux préoccupations du temps de sa représentation et nous questionner dans nos comportements fondamentaux.

Harpagon confond au plus au haut point l'être et l'avoir. Il n'existe que par ce qu'il possède et toute action doit lui rapporter. Il est ainsi soucieux de la dot que peut lui rapporter un mariage hypothétique pour lequel il engage une entremetteuse Frosine qu'il se gardera bien de rétribuer.

D'un autre côté, il se réjouit que sa fille Élise puisse épouser Anselme sans avoir à apporter de dot... Il ne rétribue aucun service, n'offre pas le minimum à ses enfants, ne nourrit pas même ses chevaux... Ainsi, pour survivre dans cette maison, chacun en est réduit à la ruse, au cynisme, aux combines de toutes sortes.

Ce sont bien son désir de possession absolu (il convoite d'ailleurs la même jeune fille – Mariane - que son fils) et son adoration mystique de l'argent qui corrompent tous les rapports.

Ayant perdu son argent, sa chère cassette enfouie au fond du jardin (paradis fiscal ?), Harpagon s'effondre. Dépossédé de ce qu'il a de plus cher, il est amputé, anéanti.

Séparé de lui-même il alternera mouvements de dépression et désirs de vengeance. Mais ce mouvement ne résistera pas au désir d'émancipation des plus jeunes et au désir de vengeance des entremetteurs (La Flèche et Frosine).

Enfin Anselme - l'autre père - vient apporter en cette maison des valeurs diamétralement opposées à celles de l'Avare : la générosité, la compréhension et la joie.

Ainsi tout l'acte 5 n'est pas seulement la mise en forme bâclée d'un "happy end" de commande mais le mouvement de renversement des valeurs incarnées par Harpagon. Cette fin peut sembler d'un romanesque naïf mais elle est fondamentale car elle signe la mise à l'écart de « *l'humain le moins humain* » réduit à mourir seul, dans le tombeau qu'il s'est lui-même édifié.

Jean-Louis Martinelli

Molière ou la dénonciation

Le dix-neuvième siècle a voulu voir en Molière l'interprète du bon sens bourgeois. En somme, l'auteur de *L'Avare* se serait contenté de ridiculiser l'hypocrisie religieuse avec *Tartuffe*, les ronds de jambe de l'Ancien Régime avec *Le Misanthrope*, le féminisme avec *Les Précieuses ridicules* et le libertinage avec *Dom Juan*. Dans cette perspective, *L'Avare* ne serait que la peinture d'un bonhomme près de ses sous, se trémoussant pour faire rire. Le rire, espoir suprême et suprême pensée du public bourgeois toujours anxieux de ne pas s'ennuyer au théâtre !

A la vérité, il fallait beaucoup d'aveuglement - ou une bonne dose de mauvaise foi - pour ne voir en Molière qu'un amuseur. Parti de la farce, il est clair que, dès 1664, il se sert du rire comme d'une arme au service de quelque chose et contre quelqu'un. Avec les moyens qui sont les siens, et sont sans doute plus efficaces que tous les pamphlets, il dénonce inlassablement l'éducation donnée aux filles, la fausse science, l'intolérance religieuse et les scandales de la bonne société. Auteur engagé, Molière sera d'ailleurs censuré par le Pouvoir : *Tartuffe* interdit à deux reprises (en 1664 et en 1667) et *Dom Juan* interrompu à la quinzième représentation. Le cycle que l'on pourrait dire de dénonciation se clôt avec *L'Avare*, et ce fait mérite réflexion. Tout se passe comme si Molière avait pressenti que le pouvoir, lorsqu'il tomberait des mains des petits marquis, serait récupéré par les hommes d'argent. Harpagon, sous ses ridicules, annonce le règne de la bourgeoisie et de la déification de la propriété. D'ailleurs, pour parler de sa « chère cassette » et de l'argent qu'elle contient, il emploie les mêmes mots que les dévots implorant la Vierge et les saints : « Puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joie... ».

Et lorsqu'il réclame « des commissaires, des archers, des prévôts, des juges, des gênes, des potences et des bourreaux » pour ceux qui ont attenté au droit sacré de la propriété, on croirait (déjà) entendre Clemenceau, ministre de l'Intérieur et « premier flic de France », fulminer contre les viticulteurs du Midi, qui, en 1907, se soulevèrent contre leurs exploiters et contre lesquels les soldats du 17^e de ligne, envoyés pour mater la révolte, refusèrent de tirer : « Le sang a coulé, il coulera davantage (...) Ceux qui m'embêtent et provoquent les soldats à la mutinerie, je les envoie en conseil de guerre, je les fais passer par les armes, Avez-vous compris ? » C'était en effet très clair. (...)

Claude Planson,

In *Revue de la Comédie Française*, n°188 (mai 1983)

“ Donner est un mot pour qui il a tant d’aversion qu’il ne dit jamais : “Je vous donne”, mais : Je vous prête le bonjour”.

Lettre de Jacques Copeau à Louis Jouvet, 17 juillet 1919

(...) Il y a une chose que je veux te dire dès maintenant, parce que j'y pense depuis longtemps, et parce que tu auras à y réfléchir. J'ai le désir de te faire jouer Harpagon. Naturellement j'ai une conception de Jouvet dans Harpagon tout à fait différente de celle que j'avais indiquée à Dullin, et dont l'interprétation générale de la pièce subira le contrecoup. Je ne veux rien te dire pour le moment, afin de ne pas gêner tes propres pensées. Une indication générale seulement : un Harpagon beaucoup plus bourgeois, beaucoup plus décent et par conséquent beaucoup plus hypocrite (sans être mielleux). Le ton de l'interprétation beaucoup plus austère. Un beau vieillard. Un beau veuf. Pense à cela. Et dis-moi si ça te fait plaisir.

Au revoir.

Jacques Copeau

Lettre de Louis Jouvet à Jacques Copeau, 19 juillet 1919

(...) Ce que vous m'annoncez pour *L'Avare* ne m'a pas beaucoup étonné — je me rappelle la première année à New-York, le lendemain de la première, vous m'avez parlé d'un avare « grand seigneur et bourgeois » à la fois - dont « j'avais tout à fait le physique ». J'y ai repensé bien des fois depuis — et la seconde année quand je suis allé dans la salle, j'ai re-pensé à cet *Avare*. Je vous confesserai cependant que je n'ai jamais senti l'interprétation de Dullin — dès le début — même à Paris, il y avait une sorte de franchise et de simplicité de jeu que je ne trouvais pas — et j'aimais beaucoup l'ensemble cependant qu'il y avait. À vous dire vrai, cela m'effraye un peu, je n'aurais jamais demandé à la jouer — mais comme vous êtes les neuf dixièmes de mes capacités — je me garderai bien de gêner votre conception et votre intention. Je vous attends avec confiance à l'avant-scène. Je sentirai fort bien — non pas si j'y suis bon — mais si vous y êtes bon. Tout ce à quoi je vais tenter de penser — il me semble — sera à propos du monologue. En tout cas cette conception plus humaine et plus vivante — me plaît infiniment — et j'aimerais beaucoup ne pas jouer le rôle — mais la pièce. C'est cela vraiment qui est terrible, c'est que c'est devenu « un » rôle. Est-ce que vous avez l'intention de modifier la pièce ? l'ensemble ? Oui sans doute par contrecoup — mais je veux dire spécialement tel ou tel rôle en le caractère d'une particulière scène de la pièce ? Enfin moi je veux bien — j'ai les filets nerveux de l'abdomen qui me chatouillent étrangement à cette idée — mais c'est vous qui dispensez la vertu. (...)

Lendemain dimanche 20 juillet 1919

Je rajoute un mot parce que j'ai re-re-re-pensé à *L'Avare*. Je ne veux pas recommencer ma lettre, je sens que je sens déjà mieux ce que vous voulez dire. Évidemment il n'y a rien à changer en somme dans la pièce si le rôle prend une autre valeur et un autre ton. Ce qu'il y a de plus formidable, c'est le texte — je n'aurais pas cru pouvoir le lire aussi bien, aussi dépouillé — dans son vrai sens. La pièce n'est ni un vaudeville, ni un opéra-comique. La misère de *L'Avare* est dans son âme et dans l'âme même — l'atmosphère de la maison — non sur les habits d'Harpagon. De là doit venir le grotesque et le tragique. Beaucoup de traits que je prenais pour des accents de comédie italienne comme on en rencontre dans d'autres œuvres de Molière, me semblent maintenant d'une logique, d'un naturel dans le personnage qui le transforme tout à coup (« Montre-moi tes mains... les autres ? »)

etc. et lui donne un caractère plus profondément humain. Je vous dis ça très mal. Je ne vois pas encore « l'hypocrite » – je comprends « austère ». Je ne pense pas à une passion qu'il a pour l'argent – ou du moins il faudrait donner à « passion » le sens abstrait du XVIII^e. C'est une sorte de maladie de l'argent – qui le rend stupide et dur, et égoïste à un degré magnifique. Je sens une sorte de stupidité aussi et de mécanisme en lui - quelque chose comme un organe humain exceptionnel – hypertrophié à un degré tel – qu'il n'est que psychologiquement un monstre et que le « sans dot » dans la scène est d'un simple enchaînement, de logique dans sa pensée – qui est vraiment le sublime.

J'ai l'air de faire une « composition française », mais ce n'est pas vrai. Il n'y a qu'à dire le « sans dot » – sans aucune grimace – dans la pleine logique de raisonnement d'Harpagon. Je vous écrirai morceau par morceau ce que je sens – dites-moi si je me « gourre ». J'ai peur d'être lourd – je sens que je ne le jouerai pas « premier plan » comme disent ces messieurs du bâtiment dont nous ne sommes pas. J'ai relu *L'Ecole des Femmes* – mais j'en suis tout à *L'Avare*. Ça m'a aussi fait penser à Dostoïevski et je me suis demandé si je n'avais pas tort de ne pas l'aimer plus encore que je ne le fais et le fréquenter. Naturellement, fini avec les pantalonneries de la chute d'Harpagon contre la Merluce – les roulements d'yeux et les airs égarés – et les balancements – ??

Quand va-t-on jouer ça ?

Ce doit être très décousu – mais je le laisse.

À vous,

L.J.

Molière en 1668

En 1668, Molière a quarante-six ans. Il va mourir cinq ans plus tard. C'est alors un dramaturge, un acteur et un directeur de troupe au faite de son art. Il a connu le succès et jouit depuis dix ans de la protection du Roi. Quatre ans plus tôt, Louis XIV a accordé à Molière une pension, il est devenu le parrain d'un de ses fils. En 1665, le monarque distingue officiellement l'auteur et le comédien en lui décernant le titre de directeur de la « troupe du roi ». Cependant, Molière vient de connaître de graves difficultés. Depuis quatre longues années, il se bat contre le parti dévot pour que son *Tartuffe* puisse continuer à être représenté, ce qui arrivera l'année suivante en 1669. Molière, vivement attaqué par ses ennemis, jusque dans sa vie privée à l'occasion d'une autre affaire, la fameuse querelle de *L'École des Femmes*, est si atteint que sa troupe, en 1667, a cessé de jouer pendant quelques semaines.

En 1668, Molière surmonte les épreuves morales qu'il vient de vivre et donne successivement *Amphytrion*, *Georges Dandin* et *L'Avare*. La comédie est présentée pour la première fois le 9 septembre 1668 au Théâtre du Palais Royal. Molière s'y est réservé le rôle d'Harpagon, et Louis Béjart, le beau-frère de Molière joue La Flèche. Madeleine Béjart est l'entremetteuse Frosine. Il semble que les premières représentations n'aient pas rencontré un très grand succès auprès du public. Elles ont été d'ailleurs interrompues après neuf séances, pour ne reprendre que le 14 décembre.

Pourquoi cette pièce considérée comme un chef-d'œuvre par la postérité, n'a-t-elle pas suscité plus d'engouement à son début ? Une première réponse serait à rechercher dans le goût du public qui prisait la grande comédie en vers. Les spectateurs ont donc peut-être boudé cette œuvre en prose. Une seconde réside sans doute dans le sujet, souligné par son sous-titre « L'École du mensonge » qui n'était pas franchement comique, voire sombre et même lugubre dans le délire final du vieillard dépossédé. (...)

Molière a mis beaucoup de son expérience dans ce vieillard effrayant : Harpagon est-il donc ce vieillard gesticulant, menaçant, excessif et ridicule ou bien ce petit homme triste, s'effondrant sur lui-même, perdant le sens de la réalité pour s'enfoncer dans une solitude glacée ? Pour Molière, sans doute les deux. Sans ignorer parfois la voie de la compassion telle qu'a pu l'envisager Bernanos qui écrivait : « *Tous les péchés capitaux ensemble damnent moins d'hommes que l'avarice et l'ennui* », Molière a choisi plutôt celle de la dérision dans une comédie amère. Si elle est éclairée par la rébellion de la vie dans de francs éclats de gaieté, la pièce reste sombre et ambigüe et c'est peut-être parce que Molière pressent que la vie est en train de lui échapper... (...)